

LES ANARCHISTES CONTRE LES TROMPERIES DU SOCIALISME LÉGALITAIRE ET CONTRE LES PIÈGES «DÉMOCRATIQUES» DE LA BOURGEOISIE...

Des deux fractions en lesquelles était divisé le parti socialiste, c'étaient tout naturellement les autoritaires qui devaient avoir le moins de répugnance envers la tactique parlementaire, étant donné que la forme politique à laquelle ils aspiraient était une des formes du parlementarisme (à part l'intermède d'une période révolutionnaire qui verrait transformer l'organisation économique de la société par la voie la dictature). Faire que le peuple conserve le respect du principe d'autorité et développer en lui l'habitude d'abandonner sa propre initiative dans les mains des autres, cela pouvait être une de leurs visées parce que cela leur aurait facilité la tâche le jour où ils auraient réussi à se saisir du pouvoir.

Mais en acceptant le parlementarisme dans les conditions économiques actuelles, de fait sinon en théorie; en espérant ou en faisant espérer des réformes ou des améliorations grâce aux pouvoirs légaux, ils ont cessé d'être révolutionnaires, ils ont cessé en pratique d'être socialistes et ils sont devenus ou deviennent de plus en plus de simples démocrates-républicains là où il y a république, monarchistes là où il y a monarchie - dont tout le programme se réduit au suffrage universel... mises à part, nous en convenons, les aspirations théoriques qui pourront jamais être réalisées par le suffrage universel. C'est la logique de la situation qui s'impose. Les républicains et les monarchistes-démocrates disent: que le peuple fasse sa propre volonté... par le biais des assemblées élues au suffrage universel. Et les assemblées font la volonté des propriétaires, des prêtres et des politicards qui les composent et les composeront tant que dureront les conditions économiques actuelles.

S'ils veulent être encore socialistes, les socialistes devraient répondre que le peuple ne peut pas faire ce qu'il veut et ne saura pas ce qu'il doit vouloir tant qu'il sera esclave sur le plan économique. Mais les nécessités électorales et leurs propres intérêts personnels les ayant conduits d'abord à mettre de côté la propagande révolutionnaire, puis à la combattre plus ou moins ouvertement, que leur restait-il sinon accepter le terrain que leur offraient les ennemis naturels du socialisme? Et ils l'ont si bien accepté qu'ils en oublient souvent jusqu'à leurs affirmations théoriques, seules et uniques différences - platoniques - qu'il y avait encore entre les démocrates bourgeois et eux.

Il en va tout autrement pour les anarchistes. Eux refusent la délégation de pouvoir et font appel à l'action libre et directe de tous; et pour eux, la «nouvelle tactique» ne fait que mettre de côté la propagande socialiste et révolutionnaire et jeter le parti dans les bras des bourgeois; elle a aussi le très grand tort de donner à la partie consciente des masses une éducation diamétralement opposée au but que les anarchistes veulent atteindre, parce qu'elle habitue à faire confiance aux autres et à ne pas agir. Et c'est pourquoi les anarchistes, en tant que parti, n'ont pas été atteints par la lèpre parlementaire. Ceux qui furent touchés, pour les raisons évoquées, cessèrent d'être anarchistes rejoignirent les socialistes autoritaires et tombèrent avec eux dans bas-fonds de la cuisine politique bourgeoise.

A cause des revirements, des trahisons, des transactions et coalitions invraisemblables produits par la tactique parlementaire, le camp socialiste a connu une longue période d'incertitude et de confusion qui paralysa l'élan du mouvement. Mais aujourd'hui, les positions sont à nouveau limpides et claires.

L'évolution des idées et des faits, la logique de la méthode préconisée, l'influence déterminante que les moyens employés exercent sur la fin à atteindre, tout cela a fait que, désormais, il n'y a pas d'autre socialisme que le socialisme anarchiste, antiparlementaire et révolutionnaire de par sa nature même.

Ceci si on prend le mot socialisme dans le sens que lui ont donné ses apôtres et ses martyrs et qui en

a fait le levier puissant qui culbutera le monde bourgeois. Car si la signification du mot socialisme devait suivre la marche en arrière que sont en train d'accomplir précipitamment les parlementaristes et désigner ce fatras hybride de réformes burlesques, d'aspirations contradictoires, de mensonges impudents qui sont à la base des programmes électoraux «socialistes», alors même Guillaume d'Allemagne et le Pape Pie XII pourraient être socialistes, de même que tous les députés et les conseillers «*socialistes*». Et si eux le sont, alors ceux qui ont dévoilé les mensonges de l'économie politique et le néant de la démocratie n'étaient pas socialistes, ni ceux qui ont affaibli moralement le mazzinisme et le radicalisme jusqu'à les réduire à l'impuissance; ni Marx, ni Bakounine; ni ceux qui ont sacrifié au socialisme leur jeunesse, leur tranquillité, leur amour, leur liberté; ni ceux-là même qui doivent leur situation politique actuelle aux luttes socialistes des premières années, habilement exploitées; ni l'Internationale, ni les anarchistes.

Le socialisme! Quelle belle chose il a été! A quoi n'est-il pas réduit!

Issu des spéculations des philosophes, des rêves des utopistes, des révoltes du petit peuple, le socialisme a été pour le monde la bonne nouvelle des temps modernes. Il était promesse de civilisation supérieure; révolte contre toute domination, contre toute injustice; abolition de la haine, de la rivalité, de la guerre; triomphe de l'amour, de la coopération, de la paix; avènement du bien-être et de la liberté pour tous; réalisation à venir de cet Eden que l'imagination des peuples et des poètes, assoiffés d'idéal et ignorants de l'Histoire, avaient placé à l'origine de l'humanité.

Il était la lutte humaine par excellence; s'élevant au-dessus des races et des patries, au-dessus des religions et des écoles philosophiques, au-dessus des classes et des castes, il embrassait tous les hommes et toutes les femmes dans un saint idéal d'égalité et de solidarité.

Ce qu'il voulait, ce n'était pas remplacer un parti par un autre ou une classe par une autre, ni l'accession au pouvoir et à la richesse d'un nouveau statut social (le quart-état): c'était l'abolition des classes et que tous les êtres humains apprennent la solidarité dans le travail et la jouissance communs.

Les socialistes étaient des apôtres, des confesseurs, des martyrs. Ils sentaient que c'était un monde qu'ils portaient en eux, ils avaient conscience de leur sublime mission et cette conscience faisait d'eux des êtres fiers, courageux et bons.

Ignorants ou savants, jeunes ou vieux rescapés d'autres batailles, fine fleur du prolétariat ou fils de bourgeois révoltés contre la classe qui les avait vu naître et considérant leurs privilèges de naissance comme une dette qui leur imposait de plus grands devoirs envers la cause des déshérités, tous ils avaient foi dans le bien et en eux-mêmes; ils aimaient le peuple; ils avaient soif de science et de luttes et, vaillants et confiants, ils affrontaient les railleries et les calomnies, les persécutions petites ou grandes, la prison, l'exil, la misère, l'échafaud. Et ils allaient de l'avant.

Voués à une lutte à mort contre toutes les institutions politiques, économiques, religieuses, judiciaires, totalitaires, du monde bourgeois, ils heurtaient de multiples intérêts et préjugés et ils avaient à résister à de multiples séductions et menaces de toute sorte: tant par répugnance personnelle envers ceux qui exploitaient et mystifiaient le peuple que par tactique de combat, ils se séparaient nettement de tous ceux qui n'étaient pas le peuple et ne combattaient pas pour l'émancipation intégrale du peuple. Ils formaient un parti, une école, je dirais presque une classe à eux seuls.

Seuls contre tous, ils inscrivaient sur leur drapeau le mot d'ordre de ceux qui ont la conscience intègre, le mot d'ordre de qui a foi en lui-même et en sa propre cause, le mot d'ordre sacré des jours de bataille: celui qui n'est pas avec nous est contre nous. Et ils entendaient que fussent avec eux tous les pauvres, tous les opprimés, toutes les victimes et tous ceux qui faisaient leur la cause des pauvres et combattaient pour la justice, la liberté, le bien-être général; comme étaient contre eux ceux qui détenaient et défendaient le pouvoir et tous ceux qui aspiraient au pouvoir.

Il n'existait pas d'autre socialisme; il n'existait pas d'autres socialistes.

Et maintenant?

Il existe maintenant un socialisme qui ne sert qu'à tromper le peuple par de vaines promesses et pour le maintenir dans la docilité et s'en faire un marche-pied. Et il existe des socialistes qui vont faire la putain dans les ministères et dans les parlements, qui s'allient aux bourgeois, qui s'inclinent devant les ministres, qui acclament l'empereur, qui mentent à leurs propres camarades, qui prostitue idéaux, programme et conscience pour arracher aux naïfs un vote qui leur permette, à eux, d'être reçus au sein de la bourgeoisie.

Vous socialistes, hommes simples et purs qui avez au cœur l'amour fervent des hommes; et vous socialistes qui, parce que vous êtes flattés par de faux amis, servez sans en être conscients les intérêts de la bourgeoisie, n'avez-vous pas honte de voir votre drapeau traîné dans la boue?

Non! Ces trafiquants de vote, ces guignols ne sont pas des socialistes. Chassez-les loin de vous!

Et retournez aux batailles viriles qui balayeront du monde la propriété individuelle et les gouvernements, la misère et l'esclavage.

Errico MALATESTA - *Londres - 1890.*
